

FORMES ORALES, INTERACTION ET CONTEXTE

Robert Bouchard

Université de Lyon II

Je vais aborder cette fois-ci le problème de l'oral d'un point de vue pragmatique. Et je vais même tirer ce point de vue vers un de ses extrêmes, pensant que dans la pragmatique contemporaine trop souvent on reste dans une conception du langage qui est proche de celle des linguistes. Pour ma part je travaille dans l'équipe de Catherine Kerbrat-Orecchioni à Lyon, sur des corpus longs, et en considérant ces corpus longs comme des événements communicatifs, c'est-à-dire comme des événements qui se déroulent dans le temps, mais également en contexte. Et je voudrais montrer que si on veut analyser *réellement* ces corpus, on est amenés à tenir compte d'éléments qui sont hétérogènes par rapport à la langue, qui sont captés par regard, d'éléments qui interviennent à l'intérieur de cette action verbale comme des actions non verbales. Si on considère ce qui se passe actuellement en analyse de discours, il est convenu de dire qu'en effet les discours ne sont pas des unités complètement langagières de bout en bout, et qu'à l'intérieur du discours il y a des éléments —que l'on va appeler des énoncés, et qu'entre ces énoncés se creusent des lacunes qui font que chaque énoncé finalement relie plutôt des états de pensée. Si on considère ce qui se passe à l'oral, cette fois-ci la différence est encore plus nette puisqu'entre les énoncés il peut y avoir non seulement des états de pensée, des états émotionnels, mais également des changements d'état du monde, et des retentissements de ces changements d'état du monde sur la prolongation du discours. C'est cette prise en compte du monde et du changement d'état du monde qui devient nécessaire si on veut travailler comme nous le faisons sur des interactions particulières —non pas des interactions purement conversationnelles où on parle de la pluie et du beau temps, mais des interactions de type interactions de service ou interactions de travail. Je vais d'ailleurs baser mon exposé sur un corpus (que j'ai dérobé à l'équipe de J.M. Barbéris), le corpus de Sérignan, où il se passe une interaction dans un bureau de poste —interaction, qui est pas destinée à rendre des services, à effectuer un certain nombre d'actions. Si on analyse cette interaction, on s'aperçoit que des définitions de base de la pragmatique sont peut-être pour une part à reconstruire, en particulier il apparaît clairement que la notion d'acte de langage, quand on travaille sur les interactions de travail, doit être non seulement être étudiée de son point de vue illocutoire, mais on doit envisager de façon importante le résultat de l'action, la satisfaction de l'acte de langage, c'est-à-dire son effet perlocutoire sur l'interlocuteur. C'est par cette interprétation, par l'effet perlocutoire créé, que l'interaction va continuer et se développer, et non pas en fonction de l'intention première du producteur.

De la même façon la notion d'échange, telle qu'elle est présentée classiquement dans les travaux de l'équipe de Genève par exemple, demande à être revue pour une part dans la mesure où l'échange fermé classique est accompagné dans les interactions de travail par des échanges que j'appellerais ouverts, doublement ouverts, puisque d'une part, ils intègrent des éléments non linguistiques, mais également ouverts puisqu'ils ont des conséquences bien évidentes sur la suite des opérations. On peut, à la suite d'un échange, d'une façon générale modifier la base d'informations sur laquelle vont travailler les intervenants, mais également, l'échange peut

aboutir à une promesse individuelle, aboutir à un engagement collectif qui va modifier bien sûr la nature de l'action en cours, et les possibilités des uns et des autres.

Enfin, dernière modification: dans une interaction de travail où le langage accompagne l'action, chaque échange ou suite d'échanges a pour résultat la modification du monde par l'élaboration d'un produit quelconque. Il convient donc de construire une typologie des interactions, de distinguer, par exemple, des interactions de service, où, sans modifier réellement le contexte, un individu rend des services à l'autre, modifie les possibilités de ce second personnage, et des interactions de travail.

Dans les interactions verbales normales également, il y a des éléments extérieurs qui peuvent intervenir à tout moment, et qui peuvent être intégrées plus ou moins à ce qu'on est en train de faire, ou de dire, de façon plus ou moins habile. Ceci m'amène donc logiquement à la question du contexte: si on pense que l'interaction modifie le monde, elle va modifier, d'une façon plus ou moins précise, le monde qui entoure les individus, et on peut distinguer au moins deux types de contexte: un premier contexte, que j'appellerais le contexte étroit, le contexte de travail, qui est directement soumis à l'action des deux participants, et qui englobe à la fois les outils utilisés, les matériaux prévus, et l'objet en construction: je travaille par exemple sur des situations de rédaction conversationnelle, où deux personnes parlent pour écrire: il est intéressant de voir comment le texte en train d'être rédigé va modifier l'interaction, comment l'interaction verbale va rebondir sur l'objet produit.

Dans cette situation on peut distinguer, si on prend maintenant le cadre que j'analyse dans le corpus que je vous ai distribué, le cas de situations dialogales simples, où deux ou plusieurs personnes dialoguent ensemble et participent à un même événement de parole, et puis, ce qui est la difficulté propre au corpus de Sérgnan, à cette situation dans une poste, où cette fois-ci, on a une situation dialogale complexe, dans la mesure où plusieurs événements ont lieu simultanément, ou avec des décrochements —on voit ainsi par ex. la situation des employés de la poste qui discutent entre eux et qui participent à un événement de parole stable, avec le même environnement de travail, avec le même environnement général, et par contre, les clients de la poste qui arrivent et qui s'en vont, et qui cette fois-ci, participent à des "incursions", en reprenant le terme proposé par l'équipe de Genève, qui sont complètement fermées sur elles-mêmes.

Voilà donc un certain nombre de problèmes qui nous amènent à penser que le rapport entre action verbale et action générale peuvent être de nature différente, on peut prévoir des cas où le langage est une réaction à l'action, on peut constater des cas où le langage accompagne l'action (un cas particulier, dans ce corpus de la poste, étant quand on rend la monnaie et qu'on accompagne cette action par un décompte en soulignant les différentes pièces, ou les différents billets qui sont rendus), il peut y avoir un langage qui se situe dans les interstices de l'action, quand au contraire on doit faire attendre, le cas classique à la poste c'est la machine automatique qui tombe en panne, où on constate le problème et on essaie de faire attendre le client, et enfin, on aura un dernier cas où le langage cette fois-ci déclenche l'action, ce qui est un cas beaucoup plus classique.

En conclusion donc, ce projet d'analyse de corpus longs amène à reconsidérer les problèmes de la pragmatique conversationnelle d'une façon un peu particulière, peut-être un peu extrémiste, en établissant les concepts non pas du point de vue le plus proche du langage, ou le plus centré sur le langage, mais en essayant d'intégrer à l'intérieur de cette conception action verbale et action tout court.